



www.comptoirliteraire.com

présente

“Le médecin malgré lui”

(1666)

Comédie en trois actes et en prose

de

MOLIÈRE

pour laquelle on trouve ici un résumé

puis une analyse de :

- les sources (page 4),
- l'intérêt de l'action (page 5),
- l'intérêt littéraire (page 7),
- l'intérêt documentaire (page 10),
- la valeur générale (page 11),
- la destinée de l'œuvre (page 12).

Résumé

Acte I

Scène 1

Se déroule une dispute entre le «*faiseur de fagots*», Sganarelle, et sa femme, Martine. Si chacun regrette de s'être marié, elle lui reproche de dépenser le peu d'argent qu'ils ont en ne faisant «*que jouer et que boire*». Aussi en vient-il à lui donner des coups de bâton.

Scène 2

Survient M. Robert, venu reprocher à Sganarelle son «*infamie*». Mais Martine lui «*donne un soufflet*» et lui assène : «*Il me plaît d'être battue*». Sganarelle aussi le malmène, puis propose à sa femme une réconciliation qu'elle finit par accepter tout en disant, en aparté, «*Tu me le payeras.*» Il part chercher du bois.

Scène 3

Martine, étant seule, se promet de se venger.

Scène 4

Se présentent Valère et Lucas, les valets de Géronte, qui sont à la recherche d'un médecin qui, alors que les autres ont échoué, pourrait soigner la fille de leur maître. Martine, qui médite sa vengeance, surprend leur conversation, apprend que cette fille a perdu «*l'usage de la langue*», et leur dit qu'est ici «*le plus merveilleux homme du monde, pour les maladies désespérées*» ; qu'il s'appelle Sganarelle ; mais qu'il est un médecin hors du commun, car il refuse de reconnaître son talent en cette matière, à moins de recevoir des coups de bâton.

Scène 5

Sganarelle revient de son travail, «*en tenant une bouteille*» à laquelle il entonne une chanson. Les deux valets l'abordent, lui demandent s'il est bien Sganarelle, lui indiquent qu'ils ont besoin de son aide. Il se dit prêt à la leur donner en pensant qu'il s'agit de fagots, et s'entête à en parler. Comme Valère le qualifie de «*fameux médecin*», Sganarelle pense qu'il «*est fou*». Comme il s'entête à refuser d'admettre qu'il est un médecin, il est frappé à coups de bâton ; ce qui le fait accepter puis se rétracter et être frappé de nouveau. Finalement, il est ébloui par la mention des exploits que Martine lui a attribués et, surtout, par la promesse de gains qu'il pourra faire.

Acte II

Scène 1

À Géronte, Valère et Lucas, redoublant de verve superlative, vantent les mérites du médecin qu'ils ont trouvé. Géronte demande à le voir. Intervient Jacqueline, la nourrice de la jeune fille, qui affirme que, plutôt qu'un médecin, il faudrait lui permettre de s'unir à Léandre qu'elle aime. Mais Géronte le rejette car «*il n'a pas du bien comme l'autre*».

Scène 2

Se présente Sganarelle «*en robe de médecin, avec un chapeau des plus pointus*». Invoquant Hippocrate, il prend Géronte pour un médecin, et, comme celui-ci s'en défend, Sganarelle «*prend un bâton et le bat comme on l'a battu*». Se rendant compte de son erreur, il s'excuse. Géronte lui parle de sa fille et de son «*étrange maladie*». Apprenant qu'elle s'appelle Lucinde, il y voit un «*beau nom à médicamenter*». Voyant Jacqueline, il apprécie «*le joli meuble*», «*lui porte la main sur le sein*», Lucas lui commandant : «*Laissez là ma femme*», ce qui lui fait marquer sa sollicitude à l'une et à l'autre.

Scène 3

Alors que Sganarelle, alléguant sa fonction de médecin, s'intéresse encore aux «*tétons de la nourrice*», que Lucas lui fait «*faire la pirouette*» et que Jacqueline déclare qu'elle est «*assez grande*» pour se défendre, se présente Lucinde.

Scène 4

Géronte disant craindre la mort de Lucinde, Sganarelle proclame : «*Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin*». Il la fait rire, mais elle ne répond à ses questions que «*par signes*» et en émettant des onomatopées. Géronte indique qu'«*Elle est devenue muette*» et que «*c'est un accident qui a fait reculer son mariage*», Sganarelle s'étonnant : «*Qui est ce sot-là qui ne veut pas que sa femme soit muette?*» Il interroge Géronte sur le comportement de sa fille. Il décrète que son poulx «*marque que votre fille est muette*», statue : «*cela vient de ce qu'elle a perdu la parole*», que la cause en est «*l'empêchement de l'action de sa langue*», se réfère à Aristote, mentionne des «*humeurs peccantes*» et, Géronte ne sachant pas le latin, lui sert une longue formule de prétendu latin ; puis continue son diagnostic en français, en plaçant le foie à gauche et le cœur à droite, en parlant des «*ventricules de l'omoplate*», pour conclure : «*Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.*» Il ne se démonte pas quand Géronte lui fait remarquer son erreur anatomique : «*Nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.*» Pour soigner Lucinde, il recommande «*quantité de pain trempé dans du vin*» car c'est ainsi que «*les perroquets apprennent à parler*» Quant à Jacqueline, il voudrait lui faire «*quelque petite saignée*» et «*donner quelque petit clystère dulcifiant*». Finalement, Sganarelle prétend refuser l'argent que veut lui donner Géronte tout en «*tendant sa main derrière*».

Scène 5

Léandre aborde Sganarelle qui, d'emblée, prend son poulx. Mais l'amoureux de Lucinde lui demande de lui permettre «*d'exécuter un stratagème [...] pour lui pouvoir dire deux mots*». Sganarelle s'en offusque jusqu'à ce que Léandre lui donne une bourse, et lui indique que la prétendue maladie est «*feinte*». Sganarelle, parlant de Lucinde, lui annonce : «*elle sera à vous*»

Acte III

Scène 1

Léandre se présente déguisé en apothicaire et voudrait que Sganarelle lui fasse connaître «*cinq ou six grands mots de médecine*» ; mais il lui révèle : «*Il suffit de l'habit, et je n'en sais pas plus que vous.*», et lui explique que, forcé à jouer le médecin, il a décidé de rester dans ce métier car «*soit qu'on fasse bien ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte*». Mais il demande à Léandre de l'attendre près de chez Lucinde car il voit venir des hommes qui veulent le «*consulter*».

Scène 2

Un certain Thibaut veut que Sganarelle vienne soigner une femme «*malade d'hypocrisie*» [hydropisie] et décrit les soins qu'elle a déjà reçus et commet alors d'autres lapsus. Sganarelle, lui «*tendant toujours la main et la branlant, comme pour signe qu'il demande de l'argent*», ne lui répond que lorsqu'il a obtenu «*deux écus*». Mais il ne lui indique pour tout remède que du «*fromage préparé, où il entre de l'or, du corail, et des perles, et quantité d'autres choses précieuses*».

Scène 3

Sganarelle rencontre Jacqueline, «*la belle nourrice*» à laquelle il fait la cour et qu'il incite à se venger de son «*rustre*» de mari. Or celui-ci, Lucas, survient et les fait se séparer.

Scène 4

Géronte demande à Lucas de trouver le médecin.

Scène 5

Sganarelle se présente. Apprenant que Lucinde va plus mal, il s'en réjouit car «*c'est signe que le remède opère*». Il dit être accompagné d'un apothicaire.

Scène 6

Lucinde se présente. Sganarelle invite l'apothicaire à «*tâter un peu son pouls*» en prenant la précaution d'éloigner Géronte auquel il sert un discours prétendument savant. Lucinde parle alors pour déclarer ne pouvoir «*changer de sentiments*», et Géronte se réjouit de «*cette guérison merveilleuse*». Mais Lucinde précise : «*Je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre*», et son verbiage est si intarissable qu'il empêche son père d'essayer de s'opposer à elle, au point qu'il demande à Sganarelle «*de la faire redevenir muette*», ce que celui-ci avoue ne pouvoir faire. Mais il invite l'apothicaire à effectuer sur Lucinde, au jardin, «*une prise de fuite purgative*».

Scène 7

Géronte se plaint de l'amour de sa fille pour Léandre, et Sganarelle dit le comprendre.

Scène 8

Lucas indique que Lucinde «*s'en est enfuie avec*» Léandre qui était l'apothicaire amené par le médecin. Géronte et Lucas menacent de faire «*punir par la justice*» Sganarelle.

Scène 9

Survient Martine qui veut «*encourager à la mort*» Sganarelle.

Scène 10

Sganarelle voudrait changer le châtiment «*en quelques coups de bâton*».

Scène 11

Or se présente Léandre qui demande à Géronte la main de Lucinde car il est devenu l'héritier de la fortune de son oncle. Sganarelle se réjouit : «*La médecine l'a échappé belle !*» et, ayant pris goût à l'imposture, décide de faire accepter à Martine qu'il demeure médecin.

Analyse

Les sources

Rien de moins original que le thème du «*Médecin malgré lui*». Molière s'inspira de :

-Le thème du «médecin par force», qui vient d'un vieux fonds indo-européen, puisqu'on le trouve dans le quarantième conte du recueil indien «*Gukasaptati*», où l'on raconte comment la femme d'un brahmane prétend que son mari peut guérir la fille du roi qui est affligée d'un abcès à la gorge ; l'homme y parvient effectivement, en faisant rire la princesse. Ce thème avait été repris dans le fabliau français du XIII^e siècle intitulé «*Le médecin de Bray*» ou «*Le vilain mire*» (le paysan médecin) sans qu'on sache précisément par quel biais (la tradition orale?) Molière a eu connaissance de cette histoire qu'on peut résumer ainsi : Un paysan bat sa femme ; des messagers du roi à la recherche d'un médecin pour la fille de celui-ci passant par là, elle leur dit que son mari en est un mais qui ne l'admet que quand on lui donne des coups de bâton ; c'est ainsi qu'il est amené à la Cour, et obligé de soigner cette fille qui a une arête de poisson coincée dans la gorge ; il l'en délivre en la faisant rire, mais il doit alors soigner un grand nombre de malades : il propose de brûler celui qui est le plus malade mais chacun se déclare alors guéri.

-La tradition italienne de la "commedia dell'arte" qui exploitait les thèmes du faux médecin et de la fausse malade.

De plus, Molière développa et mit au point "*Le fagotier*", l'une des petites farces qu'il avait représentées en province ((il faut noter que, dans le registre de La Grange, "*Le médecin malgré lui*" est parfois appelé "*Le fagotier*"). Et il reprit des motifs, des situations, voire des répliques qu'il avait déjà utilisés dans "*Le médecin volant*" et dans "*L'amour médecin*", en particulier quand il fait dire à Sganarelle au sujet de Lucinde : «*Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin*» (III, 4), il reprenait un propos qu'il avait déjà placé dans "*Le médecin volant*" (III, 4) et dans "*L'amour médecin*" (III, 2).

L'intérêt de l'action

Ce serait parce que ses concurrents de l'"Hôtel de Bourgogne" projetaient de jouer deux pièces de Brécourt, "*Le jaloux invisible*" et "*La noce de village*", qui exploitaient toutes deux la veine du «farcesque galant» dans lequel il était passé maître, que Molière décida, juste après la création du "*Misanthrope*" (en juin 1666), d'écrire une «*petite bagatelle*», une comédie en trois actes et en prose, donc plus rapide à composer. Selon Grimarest, il l'aurait fait pour soutenir "*Le misanthrope*" auquel il fut d'ailleurs adjoint dès le 3 septembre 1666.

Si l'intrigue amoureuse est quelque peu usée (Molière utilisa à plusieurs reprises des situations identiques), si le sujet principal lui-même n'est guère original, il faut reconnaître que Molière l'a complètement renouvelé, qu'il lui a donné sa forme définitive. Surtout, il est certain que, écrivant la pièce aussitôt après "*Le misanthrope*", il a voulu se délasser, s'amuser lui-même produisant ainsi la meilleure de ses farces.

On peut relever ces caractéristiques de la farce :

-Des personnages qui sont des types :

-Géronte est, par son nom même qui vient du grec ancien «geron» qui signifie «vieillard», le vieil homme, père de famille avare, entêté et sot, imposant son autorité mais souvent dépassé par les événements.

-Lucas est le valet traditionnel, le paysan maladroit.

-Martine et Jacqueline (celle-ci bien en chair et discoureuse) sont les femmes vigoureusement et habilement rebelles qui dominent leurs partenaires respectifs, et estiment être capables de se défendre seules.

-Sganarelle est ici à la fois le «*fagotier*» que Molière avait déjà fait vivre au temps de "L'Illustre-Théâtre" et le personnage qu'il avait inventé pour le jouer lui-même, lui donnant un nom qui serait la francisation de «Zanarelli», diminutif de «zanni», nom de valet de la "commedia dell'arte". Mais, s'il avait été plusieurs fois un fantoche moqué et bafoué par tout le monde, il acheva ici une évolution déjà amorcée dans "*Dom Juan*", étant maintenant un paysan qui garde de ses origines un bon sens terre à terre et l'habitude de plier devant plus fort que lui ; en effet, cet époux ivrogne, irascible et brutal, ayant été berné par sa femme, en prend son parti, s'accommode de la situation, et se montre alors un joyeux drille plein d'esprit, un beau parleur plein de faconde, de verve grivoise déployée avec Jacqueline, ayant le goût des discours, des citations impressionnantes, une éloquence naturelle et une assurance remarquable car, en bon Monsieur je-sais-tout, il ne se démonte pas ; cependant, revenu de tout, considérant que le monde est un jouet et que l'existence est une comédie, il adopte une sorte de cynisme gai et se montre cupide et habile en fourberies ; tout cela en déployant un jeu scénique particulièrement riche et physique, toutes sortes de pantomimes que son interprétation réclame, lors des scènes de bastonnades reçues et données, ou quand il embrasse Lucas pour se retrouver dans les bras de Jacqueline. Ce fut sa plus brillante incarnation.

-Des situations comiques classiques :

-En I, 1, on assiste à la très traditionnelle scène de ménage qui est sans fondement et est accompagnée d'un cortège stéréotypé de coups de bâton donnés par le mari à sa femme (ils apparaissent déjà dans *"Le vilain mire"*) et de plaisanteries misogynes (Sganarelle déclare : *«Aristote a bien raison quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon.»*). Mais cette scène est une des plus célèbres du théâtre classique car chaque réplique fait mouche ; on passe insensiblement des reproches divers aux injures les plus variées et des injures aux coups.

-La ruse peu convaincante de Martine conduit à un improbable quiproquo, pourtant très vite accepté comme une évidence par tout le monde, y compris par celui qui en est le sujet, même si, en I, 5, il faut pas moins de cent deux répliques pour que Valère et Lucas fasse avouer à Sganarelle, sous la contrainte, qu'il est médecin.

-En II, 4, le sommet de la pièce, se déroule une grande consultation burlesque, où, le médecin improvisé faisant preuve d'une érudition éblouissante (il avait déjà cité à tort et à travers Aristote (I, 1) et Cicéron ; d'où ce lapsus : *«Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et le doigt il ne faut point mettre l'écorce.»* (I, 2), s'impose à coups de latin de cuisine et de considérations pseudo-scientifiques, non sans avancer des incohérences anatomiques (*«Or ces vapeurs dont je vous parle venant à passer du côté gauche, où est le foie, au côté droit, où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin armyan, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec nasmus, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu cubile, rencontre en son chemin lesdites vapeurs, qui remplissent les ventricules de l'omoplate.»* (II, 4), et l'orateur termine sa déclaration par une chute car il se renverse avec trop de désinvolture dans son fauteuil.

Ces situations sont souvent grivoises :

-En I, 1, Sganarelle évoque sa nuit de noces avec Martine en sous-entendant qu'elle n'était déjà plus vierge à ce moment-là : *«J'eus lieu de me louer la première nuit de nos noces !»*

-En II, 1, Jacqueline propose de soigner Lucinde en lui donnant un mari, présentant ce remède comme un *«emplâtre qui gu[é]rit tous les maux des filles»* ; or la forme cylindrique sous laquelle se présentaient les emplâtres avant utilisation rendait évident le sens phallique du sous-entendu pour les spectateurs de l'époque.

-En II, 2, Sganarelle, voyant Jacqueline, apprécie *«le joli meuble»*, et *«lui porte la main sur le sein»*. En II, 3, alléguant sa fonction de médecin, il s'intéresse encore aux *«tétons de la nourrice»*.

-En III, 5, Sganarelle présente Léandre à Géronte comme étant celui dont sa fille *«aura besoin»*, et, indique une didascalie, *«[fait] des signes avec sa main que c'est un apothicaire»*, c'est-à-dire qu'il mime la manœuvre de la pénétration d'un clystère).

Molière donna donc libre carrière à sa verve la plus bouffonne et parfois la plus gauloise, dans ce chef-d'œuvre de gaieté jaillissante et intarissable

D'autre part, les enchaînements de ces situations paraissent peu motivés, l'action étant moins conduite par le souci de la continuité dramatique que par une «juxtaposition de scènes appelées les unes par les autres en fonction de leurs thèmes et de leurs tons» (Patrick Dandrey dans *"Molière ou l'esthétique du ridicule"*, 1992), et étant marquée par une série de retournements :

-M. Robert en voulant s'interposer dans la querelle de ménage pour y mettre un terme s'en trouve devenir la victime.

-Sganarelle qui a subi des coups de bâton de la part de Martine puis de la part de Valère et Luca qui voulaient l'obliger de reconnaître qu'il est médecin en donne, en II, 2, à Géronte qu'il veut, de la même façon, obliger à reconnaître qu'il est médecin.

-En III, 3, Sganarelle, mari brutal avec Martine, se présente à Jacqueline en amoureux délicat, l'incitant même à se venger de son *«rustre»* de mari.

Le dénouement est, comme souvent chez Molière, tout à fait invraisemblable (retour immotivé de Martine et héritage inopiné qui permet de retourner la situation) et artificiel.

Mais il reste que *“Le médecin malgré lui”* est une œuvre de sa maturité, et il s’y trouve des finesses absentes de ses premières farces : si c’est à sa gaieté, à sa verve irrésistible que la pièce dut son succès, elle n’en connut de si prolongé, de si constant, que par sa composition rigoureuse. De ce fait, et malgré les éléments traditionnels dus à la rapidité de sa composition, *“Le médecin malgré lui”* mérite bien sa célébrité : c’est une des pièces les plus simplement drôles de l’œuvre de Molière.

Cependant, on peut remarquer des défauts :

- L’intervention du paysan Thibaut qui est plutôt inutile comme l’est encore plus son fils, Perrin (III, 3).
- Le manque de vraisemblance des lieux. Ils ne sont pas indiqués alors qu’ils doivent être différents. En effet, si, en I, le décor représente une clairière où, non loin de l’endroit où Sganarelle fait ses fagots, se trouvent sa maison et celle de M. Robert, il faut, au début de II, se déplacer dans la maison de Géronte ; ensuite, un changement de lieu se produit en II, 5 et III, 1 car il n’est guère vraisemblable que Léandre se présente dans la maison de Géronte, l’action pourrait alors se situer dans le jardin ; enfin, à partir de III, 3, on est de nouveau dans la maison de Géronte.

Dans ce chassé-croisé plein d’allant entre la parodie médicale et les aventures des trois couples, le dessin des caractères, la dynamique des rencontres et des coups de théâtre s’inscrivent sur un fond de joie de vivre.

L’intérêt littéraire

Pour l’apprécier, distinguons la langue et le style.

*
* *

“Le médecin malgré lui” dut aussi son succès à la beauté et au naturel de la langue de Molière qui est «drue et diverse, riche d’images jaillissantes, de mots et de locutions à pulpe savoureuse» (Robert Jouanny dans *“Théâtre complet de Molière”*), souvent propres au XVII^e siècle, qu’on peut relever et expliquer :

- «*apostume*» (III, 3) : «abcès» - Thibaut emploie ce mot à la place de «apozème» (bouillon) ;
- «*bailler*» (I, 5 – II, 1 – III, 3) : «donner» ;
- «*bec cornu*» (I, 1) : de l’italien «becco cornuto», expression populaire pléonastique puisque «becco» («bouc») signifiait par extension «homme que sa femme trompe», et qui était donc «cornu», c’est-à-dire «cocu» ;
- «*belître*» (I, 1) : «homme de rien» ;
- «*Biausse*» (II, 1) : mauvaise prononciation de «Beauce», nom d’un plateau agricole au sud de Paris où il y a de riches exploitations.
- «*bouter*» (I, 5 – II, 1) : «mettre» ;
- «*carogne*» (I, 1) : injure appliquée à des «femmes de basse condition pour se reprocher leur mauvaise vie, leurs ordures, leur puanteur». (*“Dictionnaire”* de Furetière) ;
- «*clystère*» (II, 4) : «une injection liquide qu’on introduit dans les intestins par le fondement pour les rafraîchir, pour lâcher le ventre, pour humecter ou amollir les matières, pour irriter la faculté expultrice, dissiper les vents, aider à l’accouchement, etc.» (*“Dictionnaire”* de Furetière) ;
- «*convent*» (III, 6) : «couvent» ;
- «*conversion*» (III, 3) : lapsus de Thibaut qui veut dire «convulsion» ;
- «*défiguré*» (I, 5) : lapsus de Lucas qui veut dire «figuré», «dépeint» ;
- «*diantre*» (I, 5 – III, 4) : altération de «diable» ;
- «*douze*» (II, 1) : jeu de mots après «dis» pris pour «dix» ;
- «*drachme*» (III, 6) : dans la Grèce antique, unité de poids ;

- «*drôle*» (III, 7) : «coquin à l'égard duquel on éprouve de l'amusement et de la défiance» ;
- «*dulcifiant*» (II, 4) : «adoucissant» ;
- «*empire*» : «prendre empire sur» (III, 6) : «dominer» ;
- «*fi*» (II, 1 – II, 4 – III, 8) : foi ;
- «*fieffé*» (I, 1) : «qui possède au plus haut degré un défaut, un vice» ;
- «*figué*» : «par la figué» (I, 5 – III, 3) : juron ;
- «*fleume*» (III, 3) : lapsus de Thibaut qui veut dire «flegme» (mucosité des voies respiratoire) ;
- «*formage*» (III, 2) : venu de «forme», c'est le mot savant dont la forme populaire, «*fromage*», employée par le paysan Perrin, a prévalu depuis ;
- «*fossette*» (I, 4 – I, 5) : un jeu de billes qu'on jette à poignée dans un trou, la fossette, le gagnant étant celui qui met le plus de billes dans le trou ;
- «*fraime*» (I, 5) : «frime», «mine», «manière» ;
- «*franquette*» : «à la franquette» : «franchement», «tout bonnement» ;
- «*gueble*» (I, 4 – III, 4) : déformation de «diable» ;
- «*hôpital*» (I, 1) : établissement où l'on recevait gratuitement des pauvres, des infirmes, des enfants, des malades.
- «*hypocrisie*» (III, 3) : lapsus de Thibaut qui veut dire «hydropisie» ;
- «*julep*» (I, 5) : «potion douce et agréable qu'on donne aux malades, composée d'eaux distillées ou de légères décoctions» (*"Dictionnaire"* de Furetière) ;
- «*lantiponer*» (I, 5) : «lanterner», «perdre le temps en paroles inutiles» ; d'où «*lantiponage*» (II, 2) ;
- «*libéral*» (I, 4) : «généreux» ;
- «*licence*» (II, 2) : «permission d'exercer la médecine» ;
- «*maraud*» (I, 1) : «vaurien» ;
- «*marri*» (I, 5) : «contrit», «fâché» ;
- «*matrimonium*» (III, 6) : «mariage» ;
- «*ménage*» : «vivre de ménage» (I, 1) : «vivre avec ménagement, ordre et économie» ;
- «*morbleu*» (I, 1 – I, 5) : juron, altération de «mort à Dieu» ;
- «*morgué*» (II, 1) : : juron, altération de «mort à Dieu» ;
- «*morguene*» (I, 4) : juron, altération de «mort à Dieu» ;
- «*muffle*» (III, 3) : lapsus de Thibaut qui veut dire «muscle» ;
- «*nourricier*» (I, 4) : «mari d'une nourrice» ;
- «*obligé*» (II, 2 – III, 3 – III, 6) : «soumis à la nécessité de faire preuve d'autant de bienveillance qu'on en a reçu» ;
- «*onguent miton mitaine*» (III, 3) : «remède qui ne fait ni bien ni mal» ;
- «*or potable*» (I, 4) : élixir des alchimistes obtenu en versant une huile volatile dans une dissolution de chlorure d'or ;
- «*palsanguenne*» (I, 5 – III, 8) : juron, altération de «par le sang de Dieu» ;
- «*parbleu*» (I, 5) : juron, altération de «par Dieu» ;
- «*parguene*» (I, 4) : juron, altération de «par Dieu» ;
- «*peccant*» (II, 4) : «malfaisant», «néfaste» ;
- «*pendard*» (I, 1 – I, 3 – I, 4) : «qui mériterait d'être pendu» ;
- «*peste*» (I, 1 – I, 2 – I, 5 – II, 1 – II, 2) : juron par lequel on manifeste sa colère ou son étonnement ;
- «*peton*» (III, 3) : «petit pied» ;
- «*potion cordale*» (III, 3) : lapsus de Thibaut qui veut dire «potion cordiale» ;
- «*queussi queumi*» (II, 1) : «comme ci comme ça» ;
- «*quinteux*» (I, 4) : «sujet à des quintes d'humeur, à des caprices fantasques» ;
- «*rubrique*» (III, 7) : «sujet», «connaissance» ;
- «*rudiment*» (I, 1) : «petit livre qui contient les premiers principes de la langue latine» (*"Dictionnaire de l'Académie"*, 1694) ;
- «*sac à vin*» (I, 1) : insulte adressée à un homme qui boit trop ;
- «*saoul*» (I, 1) : «pleinement satisfait» ;

- «*sériorité*» (III, 3) : lapsus de Thibaut qui veut dire «*sérosité*» ;
- «*serviteur*» : «*Je suis votre serviteur*» (II, 2 – II, 3) – «*Je sis votte sarvante*» (III, 3) : formule de remerciement poli pour prendre congé ou, ironiquement, pour marquer son refus ;
- «*syncole*» (III, 3) : lapsus de Thibaut qui veut dire «*syncope*» ;
- «*testigué*» (I, 4 – I, 5 – II, 2) : jurons, altération de «*par la tête de Dieu*» ;
- «*toucher là*» (I, 2) : «*donner une poignée de main qui était gage d'amitié ou de réconciliation*» ;
- «*tudieu*» (I, 5) : juron, altération de «*par la vertu de Dieu*» ;
- «*vartigué*» (II, 2) : juron, altération de «*par la vertu de Dieu*» ;
- «*vin amétile*» (III, 3) : lapsus de Thibaut qui veut dire «*vin émétique*».

On constate que Molière prit soin de bien rendre les prononciations de personnages qui sont des gens du peuple qui, le plus souvent, modifient les voyelles des mots. Ainsi, il fit dire à la nourrice, Jacqueline : «*La meilleure médeçaine que l'an pourrait bailler à votre fille ce serait selon moi, un biau et bon mari, pour qui elle eût de l'amiquié*» (II, 1). Mais il oublia parfois de la faire parler ainsi puisque, en III, 3, elle annonce très correctement : «*Vous n'avez rien vu encore, et ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise humeur*».

Une des causes essentielles de son succès réside sans doute dans le pittoresque et l'exactitude du langage.

*
* *

En ce qui concerne le style, il faut remarquer que Molière, comme tous les dramaturges, ne put avoir qu'un style de théâtre, s'adaptant aux différents personnages, à leurs caractères et aux situations dans lesquelles ils se trouvent, leurs langages étant donc très variés, chacun parle ici selon sa condition, selon sa personnalité.

Comme on l'a vu, les personnages qui sont des gens du peuple se caractérisent par la verve de leur jargon, marqué de nombreux jurons. En I, 1, Martine assène à Sganarelle : «*Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pandard, gueux, bélître, fripon, maraud, voleur !*»

Au contraire, Valère, «domestique» de bonne maison, a un langage sentencieux, et quand il dit : «*C'est une chose admirable, que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science*» (I, 4), il cite en fait Sénèque («*Nullum magnum ingenium sine mixtura demetiae*» dans «*De tranquillitate animi*», 17, 10). Aussi le contraste est-il grand avec le langage populaire de son compagnon, Lucas. En II, 1, on admire un dialogue plein de verve superlative entre eux.

On trouve dans la bouche de Géronte, cette intéressante personnification : «*La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux vœux et aux prières de Messieurs les héritiers*» (II, 1).

À Sganarelle sont prêtés :

- des bourdes énormes comme son «*Entre l'arbre et le doigt, il ne faut pas mettre l'écorce*» (I, 2) ;
- un latin de cuisine avec lequel, en particulier, il se moque des prétentieux : «*Cabricias arcu thuram, catalamus, singulariter, nominativo hæc Musa, «la Muse», bonus, bona, bonum, Deus sanctus, estne oratio latinas? Etiam, «oui», Quare, «pourquoi?» Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum, et casus*» (II, 4). Il recourt aussi à des termes techniques médicaux auxquels il mêle des absurdités. Il termine par une conclusion devenue proverbiale : «*Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette*» (II, 4).

Voilà qui nous conduit aux maximes qui parsèment le texte :

- «*On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord*» (I, 4).
- «*Il y a fagots et fagots*» (I, 5).

«*Il n'est rien tel que ce qu'on tient.*» (II, 1).

«*En mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse.*» (II, 1).

«*L'on court grand risque de s'abuser lorsque l'on compte sur le bien qu'un autre vous garde.*» (II, 1).

«*Lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde.*» (II, 4).

«*Là où la chèvre est liée, il faut bien qu'elle y broute.*» (III, 3).

Est resté célèbre aussi le «*Il me plait d'être battue !*» de Martine en I, 2.

D'aucune autre des pièces de Molière autant d'expressions caractéristiques ne sont tombées dans le domaine public.

L'intérêt documentaire

La farce qu'est "*Le médecin malgré lui*" apporte tout de même d'intéressants renseignements sur la société du XVII^e siècle : d'une part, les conduites entre parents et enfants et les conduites entre maris et femmes ; d'autre part, les pratiques de la médecine.

*

* *

Molière dénonce le fait que, depuis des siècles, aristocrates et bourgeois n'envisageaient pour leurs enfants que des mariages d'intérêt, faisant primer l'argent sur les sentiments.

Ici, le père abusif qu'est Géronte refuse le mariage de sa fille, Lucinde, avec Léandre car «*il n'a pas du bien comme l'autre*» (II, 1) qui est Horace. Aussi Jacqueline peut-elle déclarer : «*J'ai toujours oui dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse.*» (II, 1). Et Géronte n'accepte le mariage que quand il se trouve que Léandre hérite de son oncle, ce qui permet le dénouement heureux.

*

* *

La farce qu'est "*Le médecin malgré lui*" exploite le ridicule des relations d'abord entre Sganarelle et Martine qu'on voit, en I, 1, se quereller jusqu'à ce qu'il en vienne à lui donner des coups de bâton, le comble étant toutefois atteint quand, M. Robert étant venu à son secours, les poings sur les hanches, elle le fait reculer, lui donne un soufflet et lui assène : «*Je veux qu'il me batte, moi ! [...] Voyez un peu cet impertinent qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes !*» (I, 2).

Puis, en III, 3, on découvre cet amusement retournement : Sganarelle faisant la cour à Jacqueline, «*la belle nourrice*», l'incite à se venger de son «*rustre*» de mari !

*

* *

En fait, "*Le médecin malgré lui*" est surtout une satire bouffonne de la médecine du XVII^e siècle, de ses théories et de ses pratiques, à travers le pseudo médecin qu'est Sganarelle. Celui-ci se sentant médecin par le seul fait d'en porter l'habit, Molière met en avant le fait que les médecins de son temps abusaient de leur prestance pour professer n'importe quoi, en camouflant leur ignorance sous un jargon latinisant, pédantesque, incompréhensible, que Sganarelle parodie : «*Ossabandus, nequeys, nequer, potarinum, quipsa milus*» (II, 4). Ils se référaient à Aristote (que Sganarelle avait déjà évoqué en I, 1 : «*Aristote a bien raison quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon.*») et aux médecins de l'Antiquité (dont Hippocrate en II, 2), comme le fait Sganarelle. Molière le fit décréter péremptoirement au sujet de Lucinde : «*Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin*» (II, 4). Il lui fit émettre un diagnostic tautologique (son pouls «*marque que votre fille est muette*» - «*cela vient de ce qu'elle a perdu la parole*» - la cause en est «*l'empêchement de l'action de sa*

langue» (II, 4). Il lui fit proposer des remèdes improbables (du pain trempé dans du vin, du fromage), l'ensemble de ces éléments appartenant à la tradition de la satire de la médecine.

Plus fort encore, Sganarelle devenu cynique, quand il est mis face à une contradiction, ne se démonte pas et réplique : *«Oui, cela était autrefois ainsi ; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.»* (III, 4)., il se contentait de parodier le langage des médecins du temps, de reproduire leurs raisonnements car, par exemple, ils expliquaient le phénomène du sommeil par la «virtus dormitiva» ; ils prétendaient que «le pouls vient de la faculté pulsifique, la pulsifique de la faculté vitale, et la faculté vitale de la présence de l'âme» ('*L'anatomie française*' de Claude Gelée, 1630). Si Sganarelle donne pour remède du *«fromage préparé, où il entre de l'or, du coral, et des perles, et quantité d'autres choses précieuses»* (III, 3), c'est que plus les ingrédients étaient précieux et bizarres, plus le médicament pouvait se vendre cher, et paraissait mystérieusement efficace. Plus loin, on le voit avoir adopté le cynisme de la profession : *«Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous ; car, soit qu'on fasse bien ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte : la méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos [...] Ici l'on peut gâter un homme sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point pour nous ; et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin le bon de cette profession est qu'il y a parmi les morts une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde ; et jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué.»* (III, 2).

Molière multiplia les brocards et les flèches sur l'ignorance, la routine, la vanité, le pédantisme, et le cynisme des médecins. se moqua ici surtout de certaines pratiques médicales de l'époque comme ;

- la saignée contre laquelle proteste Géronte : *«Pourquoi s'aller faire saigner quand on n'a point de maladie?»* (II, 4),

- la purge par des lavements effectués à l'aide du *«clystère dulcifiant»* (II, 4).

La parodie des pratiques médicales de l'époque aboutit à une dénonciation du charlatanisme, du manque de fiabilité de certains médecins qui prétendent déceler certaines pathologies et proposent des remèdes qui ne sont qu'illusoire.

La valeur générale

Au-delà de la satire de la médecine, la pièce de Molière s'attache à la critique plus générale de la crédulité, de la trop grande facilité à croire quelqu'un ou quelque chose, car on constate que le charlatanisme du médecin n'est possible que du fait de la naïveté, sinon de la niaiserie, des gens prompts à croire sans preuve. La pièce nous montre différents exemples de crédulité :

- celle de Valère et Lucas, qui se laissent convaincre sur le témoignage unique de Martine que Sganarelle est un médecin-thaumaturge capable de ressusciter les morts (I, 4) ;

- celle de Valère évoquant les vertus de *«l'or potable»*, prétendu élixir des alchimistes (I, 4) ;

- celle de Lucas qui, devant le pseudo latin de Sganarelle, déclare : *«Oui, ça est si biau, que je n'y entends goutte»* (II, 4).

- celle de Géronte qui croit au miracle lorsque sa fille recouvre l'usage de la parole (III, 6).

L'ensemble des personnages de la pièce semblent ajouter foi aux croyances irrationnelles et se laissent bernier par un homme qu'on croit savant sur la seule foi de l'habit qu'il porte.

On ne peut s'empêcher de considérer que la crédulité des patients devant le charlatanisme des médecins est l'attitude même des gogos qui s'extasiaient devant les propos les plus abscons des écrivains, des philosophes, des prophètes, des utopistes, et, enfin, des tenants des religions. On peut d'ailleurs se demander si Molière, qui se débattait encore contre les dévots qui empêchaient la représentation du *«Tartuffe»*, ne visait pas la religion en usant du masque de la médecine.

Or on peut remarquer que certains passages de la pièce transposent de manière presque transparente dans le domaine médical des éléments du domaine religieux traités sur le mode parodique : ainsi des deux guérisons qu'a opérées Sganarelle selon Martine, la résurrection d'une morte et la guérison d'une paralytique, qui renvoient à celles du paralytique de Capharnaüm et de la

filles de Jaïre dans les "*Évangiles*" (où elles voisinent d'ailleurs avec la guérison du muet), comme y renvoient les termes qu'utilisent Valère et Lucas pour présenter le même Sganarelle à GÉronte (en II, 1, Lucas s'extasie : «*tous les autres ne sont pas d'ignes de li déchausser ses souilles*» ; Valère admire : «*sa réputation s'est déjà répandue ici : et tout le monde vient à lui*»), qui rappellent les formules analogues utilisées pour désigner le Christ. Enfin, on peut considérer que le métier de Sganarelle, fagotier, s'apparente à celui de charpentier qu'exerçait Joseph, et que ce serait peut-être également une allusion cryptée à la Bible.

D'autre part, "*Le médecin malgré lui*" permet aussi une réflexion sur la relation de couple qui est d'ailleurs présentée dans ses trois états :

- La mésentente comme pain quotidien pour Sganarelle et Martine.
- La résignation et le doute qui laissent une place à la tentation pour Lucas et Jacqueline.
- Le nuage rose et délicieux de l'Amour-Toujours pour les jeunes premiers, amants délicats et parfaits, Léandre et Lucinde.

La farce qu'est "*Le médecin malgré lui*" ne manque donc pas de nous fournir des thèmes de réflexion !

La destinée de l'œuvre

"*Le médecin malgré lui*" fut représenté pour la première fois le 6 août 1666, au "Théâtre du Palais-Royal", en complément d'une pièce de Donneau de Visé créée l'année précédente ("*La mère coquette*").

La distribution était :

-Sganarelle : Molière qui portait ce costume : «pourpoint, haut de chausses, col, ceinture, fraise et bas de laine et escarcelle, le tout de serge jaune, garni de radon vert ; une robe de satin, un chapeau des plus pointus», ce qui était une tenue traditionnelle des bouffons et des fous.

-Martine : Mlle de Brie.

-GÉronte : Du Croisy.

-Lucinde : Armande Béjart.

-Léandre : La Grange.

La musique de la chanson de Sganarelle dite «de la bouteille» (I, 5,) avait été composée par Jean-Baptiste Lully.

La pièce fut bien accueillie par le public parisien, obtint même immédiatement un grand succès. Subligny porta ce jugement : «Cette bagatelle est d'un esprit si fin / Que [...] / L'estime qu'on en fait est une maladie / Qui fait que dans Paris tout court au Médecin.».

Le succès ne se démentit pas ; et, "*Le tartuffe*" mis à part, aucune pièce de Molière n'a eu plus de représentations de son vivant. À partir du 3 septembre 1666, ce fut à la suite du "*Misanthrope*" qu'on la joua ; et, si le public se rendait en foule au spectacle, c'était pour "*Le médecin malgré lui*".

Le texte fut édité en 1667.

Lors d'une reprise (à une date inconnue après la dispute avec Lully), la musique fut de Marc-Antoine Charpentier.

En 1732, l'Anglais Henry Fielding fit jouer une adaptation intitulée "*The mock doctor*".

En 1858, Charles Gounod fit de "*Médecin malgré lui*" un opéra-comique, arrangé par Erik Satie en 1923, puis par Laurent Pelly en 2016.

À notre époque, on s'aperçoit que cette parodie de la médecine n'est pas si loin de notre vécu ; que la blouse blanche a remplacé la robe noire ; que les virus et les microbes ont pris la place des humeurs et des vapeurs ; que la relation du malade au médecin est restée semblable, la peur de la maladie et de la mort plaçant le médecin sur un piédestal, le discours médical, incompréhensible par définition et par fonction, continuant à ne pas répondre pas à la question du malade : «Pourquoi suis-je malade?», *“Le médecin malgré lui”* continue à divertir et à faire rire des générations de spectateurs, la pièce ayant autant de force comique maintenant qu'au premier jour.

On peut citer ces mises en scène :

-En 1953, au “Théâtre de la Cité Jardins” de Suresnes, celle de Jean-Pierre Darras avec Georges Wilson (Sganarelle), Michel Bouquet (Léandre), Zanie Campan (Jacqueline), Paul Crauchet (Perrin), Jean-Pierre Darras (Lucas), Jean Deschamps (Valère), Arlette Granger (Martine), Christiane Minazolli (Lucinde), Georges Riquier (Géronte/Monsieur Robert), Jean Vilar (Thibaut).

-En 1992, à Montréal, au “Théâtre du Rideau-Vert”, celle de Guillermo de Andrea qui monta à la fois *“Les précieuses ridicules”* et *“Le médecin malgré lui”*, en donnant un prologue où Molière dialogue avec sa troupe ; en faisant jouer dans un décor présentant une vieille maison québécoise, le comédien interprétant M. Robert était habillé en coureur de bois car on avait estimé que le langage des personnages de Molière est encore le langage populaire québécois.

-En 1996, celle de la “Compagnie Roumanoff”.

La pièce fut adaptée :

-Au cinéma

-En 1910, le film *“Le médecin malgré lui”* d'Émile Chautard.

-En 1931, le film *“Medico per forza”* de Carlo Campogalliani.

-En 1999, le film chinois *“Yee san”* ou *“The doctor in spite of himself”* de Lau Kwok Fai.

-À la télévision, en 1972, en France, pour l'émission “Au théâtre ce soir”, dans une mise en scène de Jean Meyer.

En 2025, en France, les éditions scolaires Magnard, faisant preuve d'un zèle intempestif et pernicieux, dans l'esprit du wokisme le plus obtus et le plus ridicule, censurèrent, sans le signaler, un passage de la pièce situé au début de l'acte I, quand le protagoniste, le bûcheron rustre Sganarelle, bastonne méchamment sa femme, Martine, à la suite à une violente dispute, au cours de laquelle fusent les insultes, puis les menaces et les coups, jusqu'à l'intervention d'un voisin, le bon Monsieur Robert, choqué par la violence des coups assénés.

“Le médecin malgré lui” est la pièce de Molière la plus souvent jouée. À force d'estampiller la pièce «farce pour collégiens», on a oublié ses profondes originalités. Sur le fond, tout d'abord : une satire de la crédulité humaine ; et sur la forme : la savante décantation de la farce en grande comédie populaire

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.ca